

In his own words

Par Christophe Demagny
(avec les participations de Bertrand Pourcheron et Philippe Arnaud)

Marbles est un titre à plusieurs sens. Il peut signifier le jeu de billes (facile utilisation graphique), le marbre (la matière) mais aussi « devenir cinglé » (expression anglaise). Nous allons essayer ici de démêler autant que faire se peut les fils de l'album. Toute interprétation est personnelle et n'engage donc que moi :o)

Comme tout le monde le sait désormais, Marbles n'est pas un album « concept » (racontant une véritable histoire d'un point de vue narratif), mais un album thématique, dans lequel les textes se font écho et s'enrichissent les uns les autres. Le thème récurrent est le décalage qu'un être humain (Steve Hogarth) peut ressentir face au monde. Vaste problème familial à h. L'analogie est ainsi faite avec la fin de l'enfance et la perte des illusions qui y sont liées (Childhood's End ?), symbolisée par le jeu de billes justement.

Les quatre parties « Marbles » étaient à l'origine un unique poème qui fut découpé par Dave Meegan. Steve y raconte une anecdote d'enfance :

« Lorsque j'étais enfant, mon meilleur ami et moi avions l'habitude de jouer aux billes. Elles étaient plus que de vulgaires bouts de verre. Elles ressemblaient à des bijoux ayant des pouvoirs magiques (« More valuable than diamonds, more magical ») enfermés à l'intérieur, des fantômes gelés, une mémoire (ndlr : cet aspect limite ésotérique rappelle presque le concept de mémoire de l'eau abordé dans « Memory Of Water »). Elles étaient comme un prolongement de l'ego, de l'estime de soi et les autres essayaient de les gagner (« They brought admiration and fame »). Un après-midi ensoleillé, nous étions assis dans le jardin et avons découvert qu'en les frappant avec une raquette de tennis, elles partaient comme des balles dans le ciel, très loin (« Zinging glass satellites »). Nous nous sommes amusés à cela tout l'après-midi et, bien entendu, les billes retombaient sur les pelouses de voisins. Nous avons vraiment eu de la chance que personne ne soit tué ! Le résultat a été tout un tas de gens furieux venant tambouriner à la porte, présentant à mon père les factures des carreaux cassés ! Il m'a confisqué mes billes pour les donner à un enfant habitant dans notre rue. Cela m'a demandé 20 ans pour lui pardonner. Toute cette histoire de « Marbles » est donc une métaphore sur la perte de la fierté, de la magie ... et aussi devenir cinglé (losing one's marbles en anglais, losing signifiant perdre) ! »

« The world's gone mad and I have lost touch » (“Le monde est devenu fou et j'ai perdu le contact”): Invisible Man, d'entrée, annonce la couleur. « I shout my name in the public places, No one seems to notice » (“Je crie mon nom sur les places publiques, personne n'a l'air de le remarquer” – ceci rappelle un peu “Beyond You”), h est esseulé, hyper-réceptif au monde qui l'entoure. “I'll feel your breath as you turn to go”, “If I close my eyes, I can see where you live” (“Je sentirai ton souffle quand tu te retourneras pour partir, si je ferme mes yeux, je peux voir où tu vis”). Impossible en lisant ce texte de ne pas penser au film “Le sixième sens” de M.N. Shyamalan, il est devenu un fantôme désespéré et ne peut plus communiquer avec la femme qu'il aime: “I don't exist”, “You won't hear”, “What can I do?”, “Talk to me or leave me be” .

Où est l'espoir ?

Il est ainsi beaucoup question de fantômes. Fantômes du passé (l'enfance) mais aussi du présent, dans cette conscience du monde et de cette masse que représente chaque individu. Similaires dans leur singularité, monstrueux et incompréhensibles dans leur ensemble. « C'est à propos de ressentir la peine d'étrangers, de l'empathie, être soucieux de cela, être un témoin, un fantôme. Je pense aussi que c'est le résultat du fait de beaucoup voyager. Etre conscient de cela, être capable de ne rien faire (ndlr : accepter que l'on n'y peut rien changer), être libre et être hanté. Genie traite aussi de cela mais de manière super-naturelle. »

« I let the genie out of the box », “Are you a natural woman ? I'm a natural man (The Damage)”. Faut-il laisser sortir ses démons ? Qu'est-ce que la réalité ?

Précédant le premier volet de la tétralogie "Marbles", "The Invisible Man" nous invite en tout cas à associer les billes en question au passé, comme si le narrateur faisait un retour sur soi, revenait à l'amorce de cette crise existentielle. Il se revoit enfant sans ses billes ("Coincé dans mon lit / Il y a un espace dans ma tête / Là où il y avait des couleurs et du bruit"), en quête d'une unité perdue.

De retour sur des éléments anodins mais rétrospectivement marquant de son enfance comme dans Drilling Holes (« Listened to XTC ») ou Angelina (une émission de radio ou quelques connotations sexuelles : « Lonely man's best friend »), h se réfugie dans l'introspection, la solitude et le dépassement de soi (Ocean Cloud ou la traversée en solitaire de l'Atlantique). Un message récurrent est donc de tourner le dos au monde et de suivre son propre chemin, seul. De s'enfuir, quitter un monde sclérosé, comme pris dans la pierre (du marbre ?) ...

« Take me to the Fantastic place, take me to the island ».

Finalement la part positive est peut-être là : dans l'utopie.

Forcément, cela n'est pas si simple. La culpabilité rôde insidieusement, comme dans « Unforgivable Thing », individuelle et collective. « The only unforgivable thing laughs as I clean my teeth ... follows me across the park » ("La seule chose impardonnable rit quand je me brosse les dents ... me suit à travers le parc"), "Whispers: Why did you do this to me ?" ("Murmure: pourquoi m'as-tu fait cela ?"). "I did, you did, we did ..." ("Je l'ai fait, tu l'as fait, nous l'avons fait ...").

La schizophrénie, rappelant "Uninvited Guest", rôde même dans les parages tant le besoin d'évasion devient fort: "I had this recurring dream I was living another life in another country in another time" ("J'ai souvent fait ce rêve que je vivais une autre vie, dans un autre pays, à une autre époque"), "She was tapping me on my shoulder", "She said: Come back when you're alone" ("Elle t'appait sur mon épaule, disait: reviens quand tu seras seul").

Ce "She" faisant écho au Dieu féminin de "When I meet God".

Et toujours cette angoisse: privé de l'innocence originelle de l'enfance, h se sent divisé. "I'm scared of everything I am", "I'm scared of losing who I am" ("J'ai peur de tout ce que je suis / J'ai peur de perdre ce que je suis"). Angoisse de ce que l'on ressent mais malgré tout de perdre ce qui est, au moins, quelque chose.

L'image répétitive du génie que l'on laisse sortir de la bouteille est associée aux instincts qu'on libère (« Genie »), à la passion amoureuse (« The Damage »), et sûrement aussi aux artifices et enchantements qui permettent de s'oublier, suggérés, à nouveau, dans « Angelina » (« la meilleure amie de l'homme solitaire ») ou « Drilling Holes ».

Quelle place à l'amour ? C'est peut-être là que le narrateur se rapproche du paradis perdu, dans « Fantastic Place » où il veut « voir l'île derrière tes yeux fatigués, troublés ». Même cette interprétation n'est pas si évidente tant le thème de la rupture, du départ (seul ou à deux) est souvent effleuré.

« Take me to the island I'll tell you all I never told you ». On retrouve ce "You" tout au long de l'album. Est-ce l'autre, de manière générale, l'autre soi-même ou un autre amoureux ?

« Take me by the hand ».

Cet appel à Peter Pan et à son île enchantée trouvera sa réponse à la fin de l'album avec "Neverland", bouleversante déclaration d'amour de Peter Pan à Wendy – et en même temps de h à son enfance: "N'importe quel idiot peut voir ton amour à l'intérieur de moi".

« Neverland » clôture donc paradoxalement l'album sur une apologie spirituelle de la solitude. Un peu comme si, dans la réalité, la séparation était inéluctable. « *Nous faisons tous partie d'un nuage de spiritualité que nous traversons comme nous naissons et mourrons .* »

Une exhortation à vivre au jour le jour. Carpe Diem.

"There'll come a time when all of this is over", "Put it away this anger and desire" ("Un jour viendra où tout ceci sera fini, rejette cette colère et ce désir").

« Nothing to lose is nothing to fight over », « No job, no money » ("Ne rien avoir à perdre, c'est ne rien avoir à combattre / Pas de travail, pas d'argent"). C'est presque l'"Imagine" lennonien ...

« Dust keeps coming. Rust keeps coming » ("La poussière vient, la rouille vient").

"Each day's an open door" ("Chaque jour est une porte ouverte"). (Don't Hurt Yourself)

Finalement, la vie est possible, même seul, avec spiritualité (rien de religieux ici, visiblement). A travers tous ces mots qui ne cessent de revenir à travers l'album, de le hanter. « You're gone » ... « When you're gone, I never land in neverland ». Mais aussi le sample en français au début d'Angelina (le génie !). Cette vie complexe mais finalement si logique, qui semble "faire un cercle" et que les interrogations rendent belle. Un refus d'abdiquer, dans la paix et avec conscience ... même des difficultés et des tentations.

« When the darkness takes me over, emptier than zero, stay beside me, whisper to me « Here I am » and the loneliness fades » ("Quand l'obscurité m'envahit, plus vide que zéro, reste derrière moi, chuchote: me voilà, et la solitude disparaît").

"I want to be someone" ("Je veux être quelqu'un"), "Take to the sky" (ce même ciel dans lequel furent projetées les billes de l'enfance).

"Any fool can see, your love inside me" ...

Steve Hogarth a donc le bon goût de ne pas s'appuyer sur des contextes trop évidents, de shunter le caricatural des méfaits de tout conflit (genre, la guerre c'est pas bien). Jusqu'à la pochette de l'album : l'opposition garçon / fille n'est sûrement pas à considérer sous un angle manichéen ou bipolaire. Il s'agit plus d'une recherche de symbole universel, pour laisser entendre que ces thèmes, évidemment, concernent tout le monde. Ceci dit, le paradoxe de « Marbles » demeure entier tant les interprétations restent multiples. Est-ce encore cet autre féminin, cet autre enfoui (dans le passé, dans l'inconscient de ce qui est trop dur à supporter), cet autre amoureux ... ? Même les mains sales peuvent dénoter les stigmates d'un individu ayant trop creusé, dans ses pensées, encore et toujours son passé ...

En ce sens, il y a bien modernité, puisque la modernité musicale n'a pas de sens. Son intemporalité étant suffisante. Cette « modernité » de style fait ainsi (probablement inconsciemment) écho à la tendance actuelle de l'interaction propre aux sciences humaines. Où chaque branche est nécessaire à la tentative d'explication d'un ensemble.

Elle se situe aussi dans un courant historique récent expliquant une sorte de prédestination (ou en tout cas du caractère inévitable) de phénomènes politiques et sociaux macroscopiques. Les hommes influents, à l'échelle séculaire, étant très peu nombreux, tout ce qui doit arriver fini par arriver même si les conséquences individuelles sont sensibles. Le temps ne serait donc plus à considérer à petite échelle.

Finalement, c'est presque d'une pensée nietzschéenne dont il s'agit. Expliquant la caractère inorganisé et conflictuel de la pensée hogarthienne. Le monde est absurde, sans conscience, sans raison, sans loi. C'est l'ignorance qui guide nos vies, et c'est la description de cette ignorance qui donne un sens au non-sens de la vie ...